



VOYAGE
EN
ESPAGNE
P. TOWNSEND

2

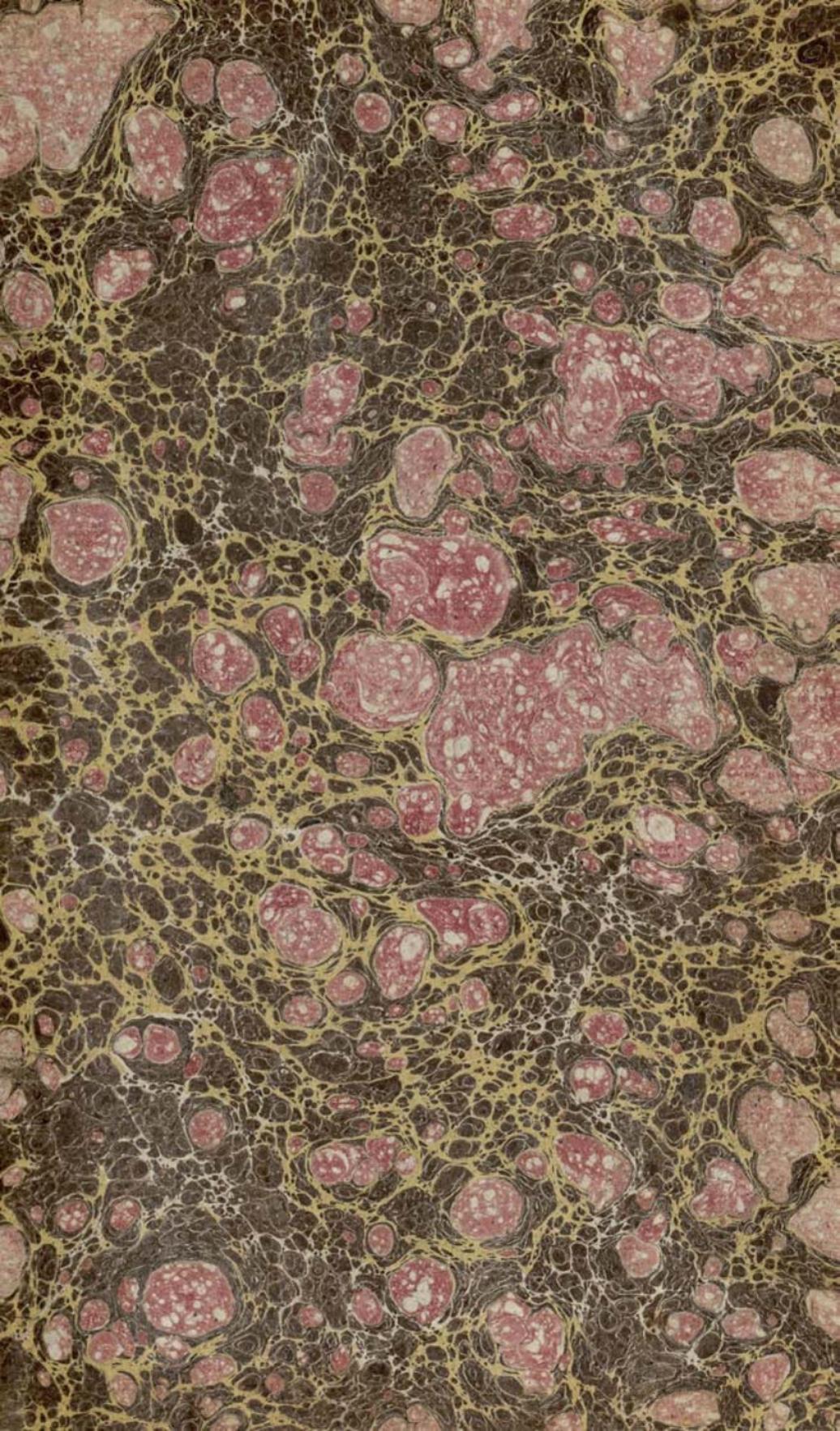
FONDO ANTIGUO
A-2983/2
Bib. Regional

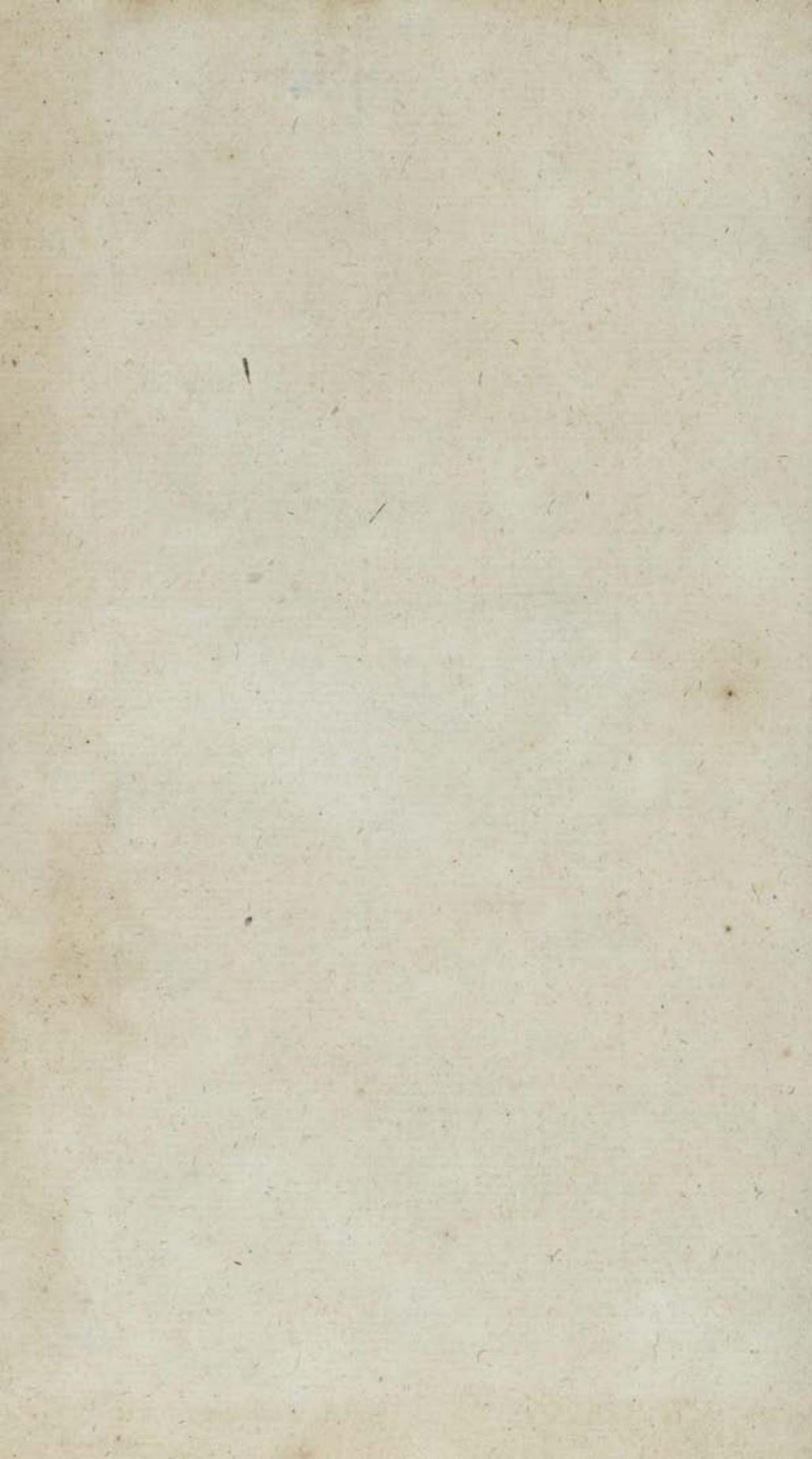


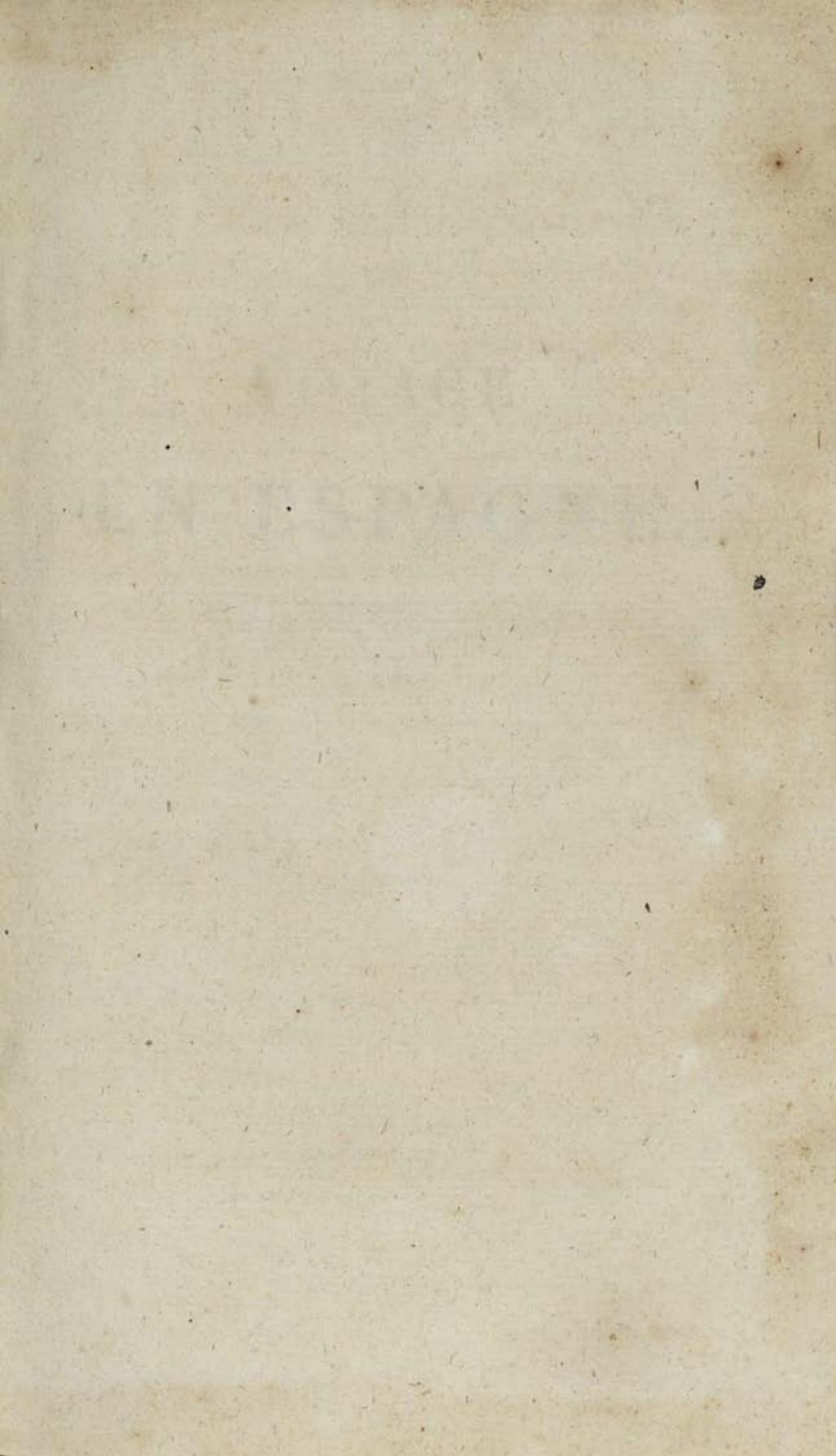
J. M.
ANDRÉ



EX-
LIBRIS









A-2983/2

R
143250

VOYAGE
EN ESPAGNE,
PAR J. F. TOWNSEND,
VOYAGEUR ANGLAIS.
PAR J. F. TOWNSEND,
VOYAGEUR ANGLAIS.
VOYAGE
EN ESPAGNE.
PAR J. F. TOWNSEND,
VOYAGEUR ANGLAIS.

II.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE LIBRAIRIE

DE LA RUE DES HARLES, N. 3.

1804.

VOYAGE
EN ESPAGNE.

II

VOYAGE EN ESPAGNE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1786 ET 1787,

PAR JOSEPH TOWNSEND,

Contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays ; le tableau de l'agriculture , du commerce , des manufactures , de la population , des taxes et revenus de cette contrée , et de ses diverses institutions ;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2^e ÉDITION ,

PAR J. P. PICTET-MALLET, DE GENÈVE ;

ORNÉ D'UN BEL ATLAS DE VINGT-DEUX PLANCHES ,

Contenant la Carte générale de l'Espagne et de Portugal , dressée d'après Don *Lopez et Tofino*, et assujétié aux nouvelles observations , par P. LAPIE, Ingénieur-Géographe ; plusieurs vues, plans, cartes, etc.

TOME SECOND.



PARIS,
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT-DE-LODI, N.° 3.

1809.

VOYAGE EN ESPAGNE

FAIT DANS LES ANNÉES 1786 ET 1787
PAR JOSEPH TOWNSEND

Contenant la description des mœurs et usages des Espagnols
de ce pays; le tableau de l'agriculture, du commerce,
des manufactures, de la population, des taxes et revenus
de ce royaume, et de ses diverses institutions;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2^e ÉDITION
PAR J. B. PICHET-MAILLET, DE GENÈVE

On a donné aux Atlas de vingt-cinq planches
Contenant la Carte générale de l'Espagne et de Portugal, de
quatre planches de l'Espagne, et plusieurs autres nouvelles observations
sur l'Espagne, l'agriculture, le commerce, les manufactures, les taxes, les revenus,
etc.

TOME SECOND



PARIS
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU BOUT DE LA RUE, N. 2

1809

VOYAGE

EN ESPAGNE.

Voyage des Asturies à l'Escorial par Léon, Salamanque,
Saint-Ildefonse et Ségovie.

Je quittai Oviédo le 2 octobre; après avoir traversé plusieurs petits villages, j'arrivai à *Mières* au milieu du jour. Le soir, je trouvai un bon lit à Campomanes, après avoir fait dix lieues et demie au milieu de collines délicieuses, couvertes de bois épais, ou très-bien cultivées.

Je fus très-surpris dans chacun de ces endroits, de la modicité des prix des auberges. A *Mières*, pour un plat d'œufs, pour la cuisson de ma volaille, et pour le *ruido de casa*, c'est-à-dire, pour les soins que l'on me donna, l'hôtesse ne me demanda qu'un réal, ou un peu plus de deux sous et un denier (5 sous).

A Campomanes, pour les mêmes objets et un lit, on me demanda deux réaux (10 sous).

A mesure que l'on approche des confins de la principauté, la scène change totalement ; car au lieu de collines douces et peu élevées , couvertes d'herbes ou garnies de bois , on ne voit presque que d'énormes rochers calcaires , quelques-uns en longues chaînes , s'élèvent perpendiculairement à la hauteur de deux ou trois cents pieds ; d'autres sont crevassés et brisés en mille formes. Dans cette route , le chemin suit le plus souvent les bords de petites rivières , de ruisseaux et de torrens , jusqu'à ce qu'il ait traversé cette vaste chaîne de montagnes qui séparent les Asturies de la Vieille-Castille. Cependant , au milieu de ces énormes montagnes , on rencontre quelques vallées fertiles , chacune avec son petit village , dont la grandeur est proportionnée à l'étendue du terrain susceptible de culture.

J'observai dans les ravins que nous traversâmes , que tous les moulins avaient leur roue à eau horizontale. Ces moulins écrasent le grain très-lentement ; mais pour compenser ce défaut , il y en a plusieurs placés près les uns des autres ; et le même petit courant , après avoir communiqué le mouvement à une roue , passe successivement aux autres. Ces moulins con-

viennent à un pays abondant en pierres à bâtir, où les eaux se précipitent avec force de hauteurs escarpées, et où la promptitude n'est pas très-nécessaire.

Le 4 octobre, comme nous descendions vers Léon, nous aperçûmes un troupeau de mérinos, qui appartenait au monastère de la Guadeloupe, en Estramadoure. Les moines de ce couvent ont un terrain suffisant, près de chez eux, pour nourrir leurs troupeaux pendant les mois d'hiver; mais en été, quand leurs montagnes sont brûlées par la chaleur, ils envoient leurs moutons dans le nord, où n'ayant point de terrain à eux, ils sont obligés de payer le pâturage. Ces troupeaux retournaient alors vers le midi.

Les grands seigneurs et les maisons religieuses, à qui appartiennent ces *trashumans*, ou troupeaux voyageurs, ont des privilèges particuliers qui leur sont assurés par un code spécial, appelé *lois de la Mesta*; privilèges considérés par beaucoup de personnes comme contraires au bien général.

On a fait remonter cette institution à l'année 1550, lorsque la peste qui ravagea l'Europe pendant plusieurs années eut désolé l'Espagne, et

ne lui eut laissé que le tiers de ses habitans pour cultiver son sol. Mais peu-êre devons-nous chercher son origine dans des temps plus éloignés, quand tout le pays était occupé par des nations de bergers, et quand l'agriculture n'était que très-peu connue; Comme ces bergers occupaient les montagnes avec leurs nombreux troupeaux, il était naturel qu'en hiver ils quittassent un pays alors couvert d'une grande quantité de neige, et qu'ils gagnassent les régions plus tempérées du midi, jusqu'à ce que celles-ci, brûlées par le retour du soleil, refusassent de leur fournir des pâturages, et les obligeassent à retourner de nouveau vers les montagnes du nord qui, pendant les mois d'été, sont couvertes d'une verdure perpétuelle, due à la fonte graduelle des neiges.

Le nombre des moutons éprouve des variations continuelles. Cajaleruela, qui écrivait en 1627, se plaignait de ce qu'ils étaient réduits de sept millions à deux millions et demi. Ustariz, dans son temps, en comptait quatre millions; mais maintenant il y en a près de cinq. Les propriétaires sont nombreux; quelques-uns n'en ont que trois ou quatre mille, tandis que d'autres en ont dix fois cette quantité. Le duc

d'Infantado en a quarante mille. Chaque propriétaire a un *mayoral*, ou berger en chef, auquel il alloue annuellement cent doublons, ou 75 livres sterling ¹, et un cheval. Il y a en outre, pour chaque troupeau de deux ou trois cents moutons, un berger particulier que l'on paye selon son mérite, depuis huit schellings par mois jusqu'à trente, outre deux livres de pain par jour, pour lui, et autant pour ses chiens, avec le privilège d'avoir quelques chèvres pour son compte.

On estime le produit de la laine à environ cinq livres par chaque brebis, et huit pour les béliers ²; si un homme tond huit brebis, ou cinq béliers dans un jour, il passe pour un bon ouvrier. Quelques personnes, il est vrai, allouent douze brebis à chaque tondeur; mais cela n'approche pas encore de ce que nous faisons en Angleterre, où une main ordinaire en expédie soixante dans un jour; on a même connu de bons ouvriers qui en tondaient une moitié de plus ³.

¹ 1780 francs.

² On a en France des béliers qui donnent jusqu'à quinze livres de laine et même au-delà.

³ Cette différence dans le nombre des bêtes à laine,

On estime la laine du mouton mérinos un peu moins de douze sous ¹ la livre, tandis que celle des troupeaux stationnaires ne se vend que six sous ²; on calcule que chaque mouton rend annuellement un profit net de dix sous ³ au propriétaire, toutes dépenses payées.

Quand les moutons voyagent, ils peuvent paître librement sur toutes les terres vagues et les communes; mais en traversant les pays cultivés, ils ne peuvent s'écarter des limites qui leur sont fixées, c'est-à-dire au delà d'un che-

qu'un ouvrier peut tondre en un jour, dépend de la grosseur de l'animal, de l'épaisseur de la laine, de l'habileté de l'ouvrier, et beaucoup aussi du prix de la laine, qui exige qu'on tonde les mérinos avec un grand soin, et très-raz. Cependant, il est difficile de comprendre ce que nous dit Townsend, qu'un seul ouvrier, quelque habile qu'il soit, et quelque petits et communs que soient les moutons, puisse en tondre soixante par jour, et même quelquefois jusqu'à quatre-vingt-dix; car alors, si on suppose que cet ouvrier travaille quinze heures par jour, il devra l'une dans l'autre tondre chaque bête dans dix minutes.

¹ 1 franc 20 centimes.

² 60 centimes.

³ 1 franc.

min qui a quatre-vingt-dix *varas*¹ de large. Quand ils traversent ainsi des pays inhospitaliers, on leur fait faire six ou sept lieues par jour; mais quand ils trouvent des pâturages, on les laisse aller très-lentement. Quand vient le temps de les faire voyager, soit au printemps, soit en automne, si le maître n'a pas de terrains dans les endroits où ses troupeaux doivent stationner, le principal berger part le premier, et loue des pâturages soit des propriétaires qui en ont plus qu'il ne leur est nécessaire pour eux-mêmes, soit des communautés municipales qui, en Espagne, ont ordinairement d'immenses terres vagues, et des communes autour des villes.

C'est à ces droits des troupeaux mérinos, que quelques écrivains politiques ont attribué le manque de culture des provinces intérieures de l'Espagne².

En descendant de nouveau dans les plaines

¹ Environ quarante toises.

² Tous les écrivains modernes, soit étrangers, soit Espagnols, se réunissent pour regarder les privilèges de la Mesta comme une des causes principales du mauvais état de l'agriculture de l'Espagne : c'est un point bien établi; mais le remède à ce mal n'est pas facile sous un gouver-

de la Vieille-Castille, une observation, confirmée par tous ceux avec qui je me suis entretenu sur ce sujet, se présenta alors à moi ; c'est que le vin qui croît sur les côtés méridionaux des montagnes, étant transporté au nord, acquiert une saveur beaucoup plus agréable, précisément comme d'autres vins s'améliorent en étant transportés dans des climats plus chauds.

Après trois jours de route, lorsque j'arrivai à Léon, je fus si satisfait des attentions de mon guide, que nous fîmes un nouvel arrangement, et il m'accompagna jusqu'à Salamanque. Je m'étais engagé à lui payer, pour lui et pour sa mule, une piastre forte ¹, ou environ quatre

nement faible, qui craint de sacrifier au bien général l'intérêt de quelques individus puissans et riches. Si les mérinos établis en France et dans quelques parties de l'Europe, continuent à se multiplier dans la même proportion qu'ils l'ont fait depuis leur première sortie d'Espagne, la concurrence des laines baissera naturellement le prix de celles d'Espagne ; la vente des moutons diminuera, et les propriétaires espagnols chercheront quelqu'autre produit plus avantageux ; mais cet équilibre est lent à établir, comme les abus de la Mesta sont difficiles à réformer.

¹ On distingue la piastre *forte*, qui est la piastre effective de 40 réaux de vallon, et qui vaut quelques centimes

schellings par jour, soit pour l'aller, soit pour le retour, et il se chargeait de payer toute sa dépense sur la route : cette espèce de marché est celle qui convient le mieux à un étranger, quoique les habitans du pays trouvent qu'il leur est plus avantageux de nourrir leurs guides.

Après avoir fixé tous les articles de notre traité, et avoir fait des provisions pour le voyage, nous quittâmes Léon le 6 octobre; et ayant pendant ce temps appris à connaître mutuellement notre dialecte, nous commençâmes à converser pendant la route. Mon honnête compagnon, buvant un bon trait au *borracho*, ou bouteille de cuir, qui contenait notre vin, rompit le silence en me disant que c'était la peau de son chat favori; et alors, continuant son discours, il me fit l'histoire et du chat et des pays au travers desquels il avait voyagé avec sa dépouille. C'était pour lui, dans tous ses voyages, un compagnon constant, une source toujours infailible de consolations; et il paraît qu'il aimait cet animal après sa mort autant, si ce n'est plus, qu'il pouvait de plus que 5 francs, de la piastre ordinaire, qui est une monnaie idéale, et qui ne vaut que 3 fr. 72 cent.

l'avoir chéri dans le temps où il était sensible à ses caresses. La peau contenait environ un gallon, et nous servait ordinairement, quand elle était pleine, pour plus de la demi-journée¹.

La route passe dans une plaine étendue, remplie de sable et de gravier, évidemment apportés des montagnes éloignées, et arrondis par l'action des eaux. Les récoltes consistent principalement en seigle, avec un peu de froment et d'orge. Les arbres sont le chêne verd, le peuplier et l'orme.

Je fus frappé de la construction des charrues de ce pays, non-seulement comme n'ayant point d'oreilles, de côtre, de versoir (car j'étais déjà devenu familier avec ces défauts), mais comme ayant le soc fixé par une mortaise dans la partie recourbée du timon, au moins trois pouces au-dessus de son extrémité, ce qui occasionne ainsi un degré de frottement qui doit beaucoup augmenter le travail des bœufs. Ce sont les femmes qui conduisent la charrue.

¹ Ces bouteilles de peau sont quelquefois tellement enduites de poix, qu'on la voit surnager sur le vin, ce qui le rend insupportable pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Le gallon contient à peu près quatre litres.

Les roues des charrettes sont faites en planches, fixées sur un essieu, comme celles des Asturies; seulement elles sont mieux faites.

Les nombreux villages que nous traversons, contiennent de cinquante à cinq ou six cents chaumières, dont les murs sont en terre, et qui paraissent en général prêtes à tomber en ruine. Les auberges sont plus misérables que celles des Asturies, et on les regarde comme considérables si elles peuvent fournir plus d'un lit.

A *Toral*, où nous couchâmes la première nuit après Léon, aussitôt que nous fûmes arrivés, j'examinai le terrain et je pris l'inventaire des meubles. Je trouvai dans la chambre (car il n'y en avait qu'une), deux lits, deux bancs brisés, une table estropiée et une petite lampe qui laissait dégoutter son huile, et qui fumait au milieu de la chambre. Cette circonstance est assez fréquente, parce qu'il n'y a pas de chandelles, et que les lampes sont de la construction la plus grossière. J'étais cependant trop accoutumé à voyager pour me dégoûter si aisément, et je me préparais à m'arranger le mieux possible, quand un vieux chanoine d'Oviédo, suivi de deux écoliers et d'un jeune moine,

entra dans la chambre, et me dit qu'il l'avait retenue quelques jours auparavant. Je m'inclinai et me soumis ; mais je m'arrêtai un moment pour demander l'âge du jeune frère. Il m'apprit qu'il était dans sa dix-septième année, et que deux ans auparavant, ayant accompli son noviciat à Aviles, dans les Asturies, il s'était lié par des vœux irrévocables.

Quand je me fus retiré, mon fidèle guide m'apprit qu'il m'avait procuré un lit dans la maison du curé, qui était un de ses amis, et il m'y conduisit à l'instant. J'y fus reçu d'une manière qui ne me laissa aucun regret du désagrément que j'avais éprouvé à la *posada*.

Nous arrivâmes le lendemain matin à Benavente, et j'eus dans la route l'occasion d'observer un changement dans l'habillement. Chaque province, à cet égard, a quelque chose de particulier. Les paysans qui attirèrent mon attention, étaient d'Astorga : ils avaient des chapeaux ronds, des jaquettes de cuir sans manches, et des chausses ressemblant un peu à celles des Hollandais, et exactement les mêmes que celles portées anciennement par les *Braccati*.

Benavente n'est à présent remarquable que

par le palais de la duchesse, grand bâtiment mal proportionné, offrant les marques d'une grande antiquité, et dominant sur une propriété immense. Cette ville semble tomber en ruine ; elle renferme cependant six couvens. Elle est divisée en neuf paroisses, et contient deux mille deux cent trente-quatre individus.

Le pain se vend ici trois quartos, ou $\frac{27}{32}$ sous, la livre de seize onces ; le bœuf sept quartos, ou une petite fraction au-dessus de deux sous ; et le mouton deux sous et un denier la livre ; le meilleur vin, environ cinq sous ¹ le gallon. Tels sont les prix établis quand on peut avoir du bœuf et du mouton ; mais mon guide ayant négligé de faire sa provision, aurait été obligé de se contenter de ronger les os de ma misérable volaille, sans la bonté d'un voyageur qui avait plus de vivres qu'il ne pouvait en consommer ².

¹ Le sou anglais, comme nous l'avons déjà vu, vaut à peu de chose près, deux sous de France, ou dix centimes.

² Il faut espérer que la réparation de grandes routes, les communications plus fréquentes avec la France, etc., engageront les *venteros* (aubergistes), à tenir leurs auberges mieux fournies des objets de première nécessité

La distance de Léon à Zamora est d'environ dix-huit lieues; le chemin suit toujours l'*Esla*, petite rivière dont les eaux se jètent dans le *Duero*, au-dessous de Zamora. Le chemin est, ainsi presque toujours horizontal. Le sol est, jusqu'à une grande profondeur, composé de sable de granit, ou d'argile peu forte; les chaumières des villages n'ont que des murs en terre.

Ayant eu la curiosité à Santa-Ovena de mesurer la chambre qui, comme dans la plus grande partie de l'Espagne, sert à la fois de chambre à coucher et de salle de compagnie, je la trouvai de douze pieds sur dix; cependant, quoiqu'elle fût si resserrée, elle contenait un lit, les planches ¹ pour un autre, une chaise, une table, avec deux grands coffres pour le tabac du roi, l'orge, le linge et tous les trésors de la famille. La cuisine a à peu près les mêmes dimensions; cependant, je comptai dans cette *posada* trente-cinq che-

pour la nourriture des voyageurs, de manière que ceux-ci ne soient pas obligés d'aller eux-mêmes faire leurs provisions chez le boucher, chez le boulanger, etc.

¹ La plupart des bois de lits, dans toute l'Espagne, ne consistent qu'en deux chevalets, qui supportent quelques planches mises de longueur.

vaux, mulets et ânes, avec leurs cavaliers et conducteurs, qui tous y furent logés pendant la nuit.

Pendant que j'étais à souper, un vieux mendiant entra dans ma chambre. Quand je lui eus donné du pain, il le baisa, inclina sa tête et quitta la chambre. Frappé de cette conduite, je le suivis à l'instant, et lui donnai une pièce de monnaie. Il s'inclina, la baisa sans rien dire, et quitta l'auberge.

Zamora est une ville d'une grande antiquité, et qui a considérablement déchu; elle fut jadis très-considérable; et bientôt, je n'en doute pas, elle regagnera son importance. Située dans un pays fertile, sur les confins du Portugal; arrosée par le Duero et près le confluent de l'Esla, elle doit toujours espérer l'abondance; et quand les communications seront ouvertes par le canal, pour le transport de ses productions, elle croîtra chaque jour en richesses. L'étendue de ses fortifications, vingt-trois églises paroissiales et seize couvens, renfermés dans ses murs, servent jusqu'à un certain point à montrer ce qu'elle était; et les décorations modernes de la cathédrale donnent une bonne idée de

ce qu'elle peut être de nouveau. Ce bâtiment est vieux, mais l'autel est moderne, et il est très-remarquable par la variété de ses marbres, tirés la plupart des Asturies; par l'élégance de sa composition, et par la beauté de ses tentures qui sont faites en velours cramoisi, richement brodé en or.

Les principales manufactures de cette ville sont celles de chapeaux, de serge, de drap grossier, et de nitre; mais le climat n'est point favorable pour cette dernière fabrication.

Nous ne fîmes que trois lieues après avoir quitté Zamora, et nous restâmes à coucher à *Corrales*, village de trois cent soixante cabanes. Ce ne fut que le lendemain matin que je compris bien par quelle raison nous n'avions fait la veille qu'une si petite journée; car au moment où nous entrâmes dans une forêt très-vaste, mon prudent conducteur me dit que toutes les fois qu'il avait à traverser une forêt, il cherchait toujours à le faire le matin, plutôt que d'y être surpris par la nuit; et qu'avec de semblables précautions il avait souvent échappé sain et sauf, là où d'autres avaient été volés.

Depuis *Corrales*, nous montâmes douce-

ment pendant trois lieues, puis nous descendimes d'autant, et après sept heures de route, nous atteignîmes *Caldaza de Valdeunciel*, après avoir marché au moins cinq heures au travers d'une forêt, dans laquelle, à mesure que nous avancions, mon guide me disait le nom des éminences que nous avions à passer, toutes distinguées par le nom générique de *confessionarios*, d'après la supposition que les voyageurs s'arrêteraient sur ces élévations, lorsqu'ils auraient besoin d'un confesseur pour se préparer à leur sort. Quand on considère la vaste étendue de cette forêt, et son voisinage du Portugal, on voit qu'aucune situation ne peut être plus favorable aux voleurs, ou au contrebandier qui, quand il a été pillé, est toujours prêt à piller les autres.

Le sol, ici, est évidemment du granit décomposé avec son quartz, son feld-spath et son mica. Les arbres sont principalement le chêne, appelé dans le pays *roble*, le chêne-vert (*ilex*), et le liége.

Dans toute la route de Léon à Salamanque, pendant trente-trois lieues, ou environ cent cinquante milles, le pays est si plat et si ouvert, que les chevaux des Maures, quand ils

envahirent l'Espagne, ne durent rencontrer aucun obstacle à leurs progrès; car dans des plaines si étendues, un peuple opprimé, découragé et désarmé, ne pouvait avoir le moindre désir de faire aucune résistance; et si une race plus hardie n'eût pas habité les montagnes du nord, toute la presqu'île serait encore en ce moment comptée au nombre des pays habités par les sectateurs de Mahomet.

Le but que je me proposais en dirigeant ma course vers Salamanque, était de faire au marquis d'Oviédo une visite, dont nous étions convenus ensemble; mais, malheureusement pour moi, quand j'arrivai, j'appris qu'il était retenu à Madrid par une maladie. Ce contretemps fut d'autant plus désagréable, que je n'avais point de lettres de recommandation, ni aucun espoir d'être introduit chez quelque habitant de cette ville. Je me hazardai cependant à me présenter chez le docteur Curtis, président du collège irlandais, qui me reçut avec politesse, me prit sous sa protection, et, pendant dix jours que je restai à Salamanque, me considéra comme un membre de sa famille.

M. Curtis jouit d'une place importante, et le couvent dont il occupe une partie, est un

des plus beaux d'Espagne. Il fut bâti en 1614 par les jésuites ; mais lors de leur expulsion, on le trouva trop vaste pour un seul collège, et il fut partagé. Le côté du midi fut donné au collège irlandais, et le nord à l'évêque du diocèse, pour le séminaire.

L'aile occupée par les Irlandais a trois étages, et plus de deux cents pieds de long. Au milieu de chacune, dans toute l'étendue du bâtiment, règne une grande galerie qui établit une communication entre un double rang de chambres à coucher. Ces longues galeries n'ayant de jour qu'aux deux extrémités, sont très-bien adaptées au climat ; car, même à midi et pendant les chaleurs les plus accablantes de l'été, elles offrent une retraite agréable par sa fraîcheur. Tout le bâtiment est couvert d'une promenade en terrasse, qui domine sur tout le pays, et où les jeunes gens prennent l'air.

L'aile destinée au séminaire, diffère peu de la première, excepté qu'elle contient de plus un cloître, une superbe salle et une belle pièce de soixante pieds sur trente, destinée aux conférences et aux thèses. L'église est commune aux deux établissemens, et bâtie sur

un plan qui fait l'éloge du goût, et qui prouve l'opulence de cette fameuse société.

On reçoit dans le collège irlandais soixante étudiants à la fois, et quand ils retournent en Irlande, on y en admet le même nombre, pour être, comme les précédens, formés au ministère. Leur cours d'éducation dure huit ans. On suppose que lorsqu'ils arrivent ils connaissent à fond les langues savantes; des huit années qu'ils doivent passer en Espagne, quatre sont destinées à l'étude de la philosophie, et le reste à la théologie. Le système de philosophie comprend la logique, la métaphysique, les mathématiques, la physique et la morale. Pour la philosophie, les étudiants suivent Jacquier, et le P. Collet pour la théologie. Ils se lèvent tous les matins à quatre heures et demie, et n'ont point de vacances.

La manière de donner des leçons est peut-être particulière à ce collège; mais elle mérite d'être suivie dans nos universités. On propose deux fois par jour aux étudiants des questions à discuter, et on leur indique les livres qu'ils doivent consulter; ensuite, en supposant que le sujet vienne à être discuté, il l'est par deux étudiants, sous la direction d'un

modérateur qui les aide lorsqu'il est nécessaire, et qui les remet dans la voie. Quand cette manière de procéder n'est pas admissible, les instituteurs, au lieu de donner des leçons en règle, s'occupent à examiner leurs pupiles; de cette manière, l'instruction fait des progrès rapides.

Le docteur Curtis est avec ses élèves comme un père avec ses enfans; et quoiqu'il vive à peu près dans un état d'exil, il paraît heureux dans l'exercice de ses fonctions importantes. Il est cependant bien triste de voir que lui et ses écoliers soient réduits à la nécessité de chercher, dans une contrée étrangère et lointaine, la protection qu'ils ont droit de trouver dans leur patrie. Cette espèce de persécution n'est ni juste, ni politique. Il est certain que l'ignorance et la bigoterie ont une grande affinité entr'elles. Voulez-vous détruire des préjugés invétérés? Désirez-vous bannir la superstition? introduisez la lumière. Voulez-vous vous concilier les affections de ceux qui diffèrent avec vous par leurs sentimens religieux? Ne les persécutez plus. Embrassez vos ennemis, et vous en ferez des amis; éclairez-les, et la différence d'opinions cessera. Les catholiques,

dans les pays éclairés, ne sont plus papistes; tout leur système commence à s'écrouler; et, sans être doués d'une sagacité extraordinaire, nous pouvons hardiment prédire, qu'à proportion que les limites de la tolérance s'étendront, tout ce qui ne pourra supporter le grand jour s'évanouira par degrés, jusqu'à ce que la distinction entre les catholiques et les protestans vienne à cesser.

Afin de hâter cet événement, l'éducation des catholiques en Irlande, qui se destinent au ministère, devrait non-seulement être tolérée, mais recevoir tous les encouragemens possibles.

L'université de Salamanque fut fondée en 1200, par Alfonse IX, roi de Léon; et ses réglemens furent faits en 1254, par Alfonse, surnommé le *Sage*, sous la protection duquel fleurirent les plus grands astronomes de l'Europe. Cette école ne tarda pas à acquérir une grande importance, et devint célèbre en Europe par sa connaissance des auteurs arabes, et les moyens qu'elle lui procura de parvenir à celle des auteurs grecs. Les professeurs traduisirent Avicenne, le prince de la médecine arabe, et Averroës, qui avait passé beaucoup

de temps à l'étude d'Aristote ; mais ils ne se contentèrent point de copier les Arabes, ils travaillèrent beaucoup par eux-mêmes, et devinrent justement fameux dans leur temps par leurs connaissances en jurisprudence, et par leurs progrès dans toutes les sciences alors cultivées en Europe. Le respect des premiers professeurs de cette université pour Aristote et pour S. Thomas d'Aquin dure encore aujourd'hui. La cour, il est vrai, a depuis longtemps déclaré la guerre à l'un et à l'autre, et a souvent ordonné qu'on les abandonnât ; mais comme elle n'a pas adopté des moyens convenables pour se faire obéir, les anciens professeurs suivent la même carrière que leurs pères ont suivie avant eux.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que Salamanque ne produise aucun homme qui aie des idées libérales. Gardons-nous bien de pareille pensée ; car nous savons que, même dans les siècles des plus grandes ténèbres, on a vu ensevelis dans des couvens des hommes à talent qui, s'ils eussent vécu dans un temps plus favorable, eussent répandu la lumière dans le monde, et eussent excité son admiration. J'en connais un semblable, et je ne doute pas qu'il

n'y en ait plusieurs autres, c'est D. Joseph Diaz, père Augustin qui, par ses connaissances, son profond jugement et la libéralité de ses sentimens, serait l'ornement de quelque pays que ce pût être.

Les étudians étaient anciennement au nombre d'environ seize mille ; mais maintenant ils sont beaucoup diminués : en 1785 le nombre des matricules fut de dix-neuf cents. Dans un édit remarquable de Charles V, relatif à la mendicité, on trouve une clause qui permet aux étudians des universités de mendier, pourvu qu'ils en aient une permission de leur recteur ; mais à présent il paraît qu'ils sont dans un état plus respectable, et un bien petit nombre profite de ce privilège.

La bibliothèque est vaste et passablement bien fournie de livres modernes ; cependant la plus grande partie n'est que du fatras, et consiste principalement en théologie scholastique.

De tous les édifices publics, la cathédrale est le plus digne d'attention. Les fondemens de cet édifice antique furent posés en 1513 ; mais il ne fut fini qu'en 1734. Il a trois cent soixante-dix-huit pieds de long, cent quatre-vingt-un

de large de dedans en dedans, cent trente de haut dans la croisée, et quatre-vingts dans les bas côtés. Le tout est beau; mais la partie la plus frappante de cette église, et de la plupart des bâtimens publics de cette ville, est la sculpture, qui mérite d'être admirée, non-seulement par le goût qu'on y a déployé, mais par la manière dont elle est conservée. Sur la porte principale est représentée en bas-relief l'Adoration des Mages; et sur une autre, l'entrée publique de Jésus-Christ dans Jérusalem, sculptures qui paraissent aussi fraîches et aussi entières que si elles venaient d'être faites.

L'église des Dominicains est peu inférieure à cette cathédrale, sous le rapport de la sculpture. Il y a une représentation de St.-Etienne lapidé, avec un crucifix au-dessus, le tout de grandeur naturelle, et qui n'offrent aucune trace de l'injure du temps. Il est vrai que dans l'un et l'autre de ces édifices les sculptures sont en quelque sorte à l'abri, non de la pluie poussée par les vents, mais bien de celle qui tombe verticalement; car elles sont enfoncées autant que l'épaisseur du mur le permet, c'est-à-dire, au moins de six pieds, et sont surmontées par des moulures qui ont une saillie consi-

dérable au delà du mur. Cette précaution sans doute était prudente ; cependant , je ne fus pas peu surpris quand j'observai que les ornemens du bas-relief conservaient leurs angles aigus, quoique souvent ils fussent exposés à toute la furie des élémens destructeurs. On peut aisément rendre compte de cette particularité , quand on considère que cette pierre est un grès qui, lorsqu'on le tire de la carrière, est tendre, mais qui se durcit à l'air. Il est par conséquent très-précieux pour l'architecte et le sculpteur ; et c'est à ces propriétés que nous pouvons attribuer ces beaux monumens de l'art qui abondent à Salamanque.

Il serait fastidieux de décrire les couvens et les séminaires publics de cette ville autrefois fameuse ; cependant , il serait inexcusable de les passer tous sous silence. Je parlerai donc brièvement de ceux qui m'ont paru les plus dignes d'attention.

De ce nombre, on doit certainement mettre le vieux collège. Ce bâtiment est petit, mais élégant ; et son cloître , avec ses vingt-quatre colonnes, est un des plus jolis de Salamanque. Les appartemens sont commodes, et ceux du régent sont d'un goût supérieur.

Le collège de l'archevêque, qui peut mériter le nom de magnifique, et dont la construction date de 1550, est construit sur une échelle plus grande; il est plus éclairé et plus aéré; il a quatre galeries de cent trente pieds, avec trente-deux colonnes supportées par un même nombre d'autres colonnes, qui forment le cloître.

Le collège Cuença est remarquable à présent par sa délicatesse et sa simplicité; mais quand le portique sera fini, on pourra le placer parmi les bâtimens les plus élégans de cette ville.

Le collège d'Oviédo, ainsi que les églises des *Augustinos calzados*, et des *Carmelitos descalzos*, méritent quelque attention.

Ce serait sans fin si on voulait énumérer tous les trésors et les riches bijoux destinés au service de l'autel de tous ces collèges et couvens. On voit ici rassemblé tout ce qu'ont pu produire de plus précieux l'Europe, l'Asie, l'Affrique et l'Amérique; les meilleurs artistes de chaque pays ont déployé leur goût et leur adresse, chacun dans leur genre, pour montrer la perfection de leur art. Les ornemens et les habillemens des prêtres sont beaux et riches; mais la pièce la plus précieuse dans

la plupart des couvens, est la *custodia*, c'est-à-dire, l'ostensoir où l'on met l'hostie, ou, suivant les idées des catholiques, le trône du Très-Haut, quand dans les fêtes solennelles il paraît pour commander l'adoration du genre humain. Il n'est pas rare de voir six mille onces d'argent employées à une de ces *custodias*, outre l'or et les pierres précieuses; pourtant, dans la plupart d'entr'elles, la main-d'œuvre surpasse encore la valeur des matériaux.

Quoique j'aie attendu jusqu'à présent pour faire mention de la grande place, elle n'en est pas moins digne d'attention. J'avais presque à tout moment l'occasion de la traverser, et je ne l'ai jamais vue sans plaisir : elle est vaste et entourée de portiques et de bâtimens réguliers, bâtis sur des arcades. Une pareille place serait admirée, même à Londres où à Paris. Dans une ville comme Salamanque, où toutes les rues sont étroites, cette place procure une dilatation particulière aux poumons ; on y jouit de la liberté de respirer ; on est tout surpris de la lumière dont on y est frappé, et on est surtout charmé quand la symétrie s'unit à la grandeur dans tous les objets dont on est entouré.

Le portique ne mérite pas moins d'être admiré

pendant le jour pour sa beauté, que pendant la nuit pour la sûreté qu'il offre; car on a dans cette ville une coutume exécrable, qui offense le nerf olfactique, qui est pernicieuse aux vêtemens, et qui ressemble à celle que l'on a justement reprochée aux habitans de la vieille ville d'Edimbourg.

En 1030, il n'y avait pas un couvent à Salamanque, et en 1480, avant la découverte de l'Amérique, il n'y en avait que six pour les hommes et trois pour les femmes; maintenant il y en a trente-neuf. En 1518, on y compta onze mille vierges. A présent, les personnes liées par des vœux sont heureusement réduites à quinze cent dix-neuf.

On n'y compte pas plus de trois mille maisons; cependant Salamanque renferme vingt-sept églises paroissiales et quinze chapelles; le clergé qui dessert les paroisses, se monte à trois cent quatre-vingt-dix-neuf individus; celui de la cathédrale à cent trente-deux, outre quarante-neuf membres du clergé royal de Saint-Marc; le nombre total est de cinq cent quatre-vingts.

On peut croire que, dans une ville où les couvens et le clergé sont si nombreux, les

mendians doivent abonder; cette idée n'est pas déçue, et la fainéantise est si bien favorisée, que toutes les rues fourmillent de vagabonds, non-seulement de ceux qui sont des objets réels de compassion, mais de misérables qui, s'ils étaient forcés à travailler, seraient parfaitement en état de gagner leur vie. Il y a, il est vrai, un *hospicio*, ou maison générale de travail, pour les recevoir; mais comme les fonds sont limités et ne se montent pas à seize cents livres par année¹, elle ne peut entretenir que quatre cent cinquante pauvres. Cependant, si le gouvernement était disposé à augmenter ces fonds, cela ne produirait pas un grand effet, car le nombre des pauvres, soit dans la maison de travail, soit dans les rues, sera toujours en proportion des alimens distribués; vérité dont on ne peut trop se pénétrer.

Parmi les différentes occupations des reclus de cet hospice, je vis avec plaisir un métier pour faire des rubans de fil; métier à très-bon marché, simple dans sa construction, et si expéditif dans son travail, qu'un petit enfant tisse près de quarante aunes, et une femme plus de cent dans un jour.

¹ 38,000 francs.

La navette est poussée par la main gauche, les doigts sont placés sous la chaîne et le pouce au-dessus; l'outil destiné à serrer l'ouvrage se tient dans la main droite.

Je fus content de la culture des environs de cette ville; elle est bien adaptée au sol. La charrue n'a ni coutre, ni versoir; mais près du talon du soc il y a deux chevilles qui forment au sillon deux plans inclinés comme le toit d'un maison. On laisse le terrain dans cet état jusqu'à ce qu'on l'ensemence; alors le laboureur commence par semer le grain, et fend ensuite le sillon; la semence étant ainsi toute couverte à une égale profondeur, pousse tout à la fois, et paraît avoir été semée au semoir. Dans un sol léger, cette méthode est certainement meilleure que celle de labourer tout-à-fait avant que le grain soit mis dans la terre, ou de le semer dans le sillon, suivant la pratique de quelques fermiers anglais; cependant je suis tenté de croire que la méthode de Hampshire, de semer sur un ancien labour et de placer la semence avec un semoir, est la plus profitable.

Il est bien connu que, par cette amélioration moderne, la valeur du terrain a été plus que doublée dans toutes les collines de Hamp-

shire. Quand on est habitué à faire de fréquens labours pour le froment, comme dans les pays bas et dans des terrains forts, il est arrivé souvent, qu'après avoir semé quatre boisseaux par acre, on n'en recueillait que huit, et quelquefois que la moitié au plus; mais maintenant, en laissant la terre se rasseoir, en répandant la semence sur le terrain, quoiqu'il ne soit peut-être que couvert de chardons, moyennant qu'on y passe deux fois une lourde herse, que l'on conduit chaque fois dans le sens du sillon, on fait une économie sur la quantité de semence, et le produit est plus du double de celui qu'on avait coutume d'obtenir. En perfectionnant cette pratique, en étendant le principe jusqu'à nourrir des moutons sur le terrain, jusqu'au moment où il est semé, un fermier judicieux qui habite Cholterton, dans le Wiltshire, recueillit, il y a quelques années, quarante boisseaux par acre, dans un terrain qui, avec une méthode différente, n'aurait probablement jamais fourni la semence qu'on y mettait.

Quand je dis que j'ai été satisfait de la culture dans les environs de Salamanque, ce n'est qu'à l'égard du labour; car pour le reste, je

ne saurais l'approuver. Le laboureur et le propriétaire de bestiaux, au lieu de ne faire qu'une même personne, sont toujours divisés; et comme ce dernier est celui qui paye mieux, les grands propriétaires lui donnent toujours la préférence: c'est pourquoi le pays s'est dépeuplé; et les terrains qui sont en culture, faute de terrains pour avoir des engrais, ne produisent que de faibles récoltes de grains.

Cet évêché contenait anciennement sept cent quarante-huit villes municipales; ce nombre est réduit à présent à trois cent trente-trois, les quatre cent quinze autres sont abandonnées, et leurs terrains labourables réduits en pâturages. La dépopulation a été si considérable que, dans un espace de sept lieues en longueur, et de cinq en largeur, qui anciennement contenait cent vingt-sept villes, chacune avec son corrégidor et son conseil, il n'y en a plus que treize qui ont quarante-sept églises.

Le sol, comme je l'ai dit, est léger. Il est composé d'un sable, qui est évidemment de granit décomposé; car en l'examinant, on voit qu'il est abondamment chargé d'un beau mica blanc. Le roc est généralement du granit, couvert de schiste dans quelques endroits,

dans d'autres de grès siliceux qui, à ce qu'il me paraît, n'est que le sable fin, ou la partie quartzeuze du granit, pulvérisée et unie par un gluten.

Tous les hommes aiment à faire des systèmes; ils rapprochent des faits, et ne sont jamais plus heureux que quand ils peuvent en déduire quelque conclusion générale. Les faits que je voudrais avoir notés, seraient ceux qui peuvent nous faire découvrir l'origine des grès, et je suis tenté de croire que désormais on attribuera cette origine au granit. Leur voisinage constant n'est contesté par personne, et peut servir à prouver l'histoire de cette grande révolution qu'a éprouvée jadis notre globe; mais je suis prêt à inférer, d'après mes propres observations, qu'ils ont une connexion plus intime, et qu'ils ont entr'eux la relation d'effet et de cause, ou celle qui existe entre un père et sa postérité.

J'ai déjà suggéré cette idée, et je me suis hasardé à en tirer une conclusion à l'égard de Montjouy, près de Barcelonne. Si elle est fondée, elle nous aidera à rendre compte du nombre étonnant de grandes pierres de grès que l'on trouve sur les dunes de Wiltshire, et

elle confirmera le système neptunien, suggéré pour la première fois par M. King, dans les Transactions philosophiques, en 1767. Un de ces grands blocs de grès contient des fragmens de quartz blanc, opaque, et quelquefois transparent, avec deux pierres siliceuses d'une grosseur considérable.

Le gouvernement de Salamanque est composé d'un corrégidor, un alcade mayor, et quarante-huit régidors. Quand j'eus satisfait ma curiosité dans cette ville, et que j'eus trouvé mes forces suffisamment rétablies pour pouvoir poursuivre mon voyage sans crainte, je m'arrangeai avec un *mozo del calmine*, pour venir avec moi, lui et sa mule, jusqu'à l'Escorial, non par la route directe, mais en faisant un petit détour, parce que je voulais voir à Piedrahita une célèbre maison de campagne, bâtie par le duc d'Alba.

Le jour suivant, 22 octobre, je pris congé du docteur Curtis avec un regret sincère de m'en séparer, et je me mis en route pour Alba.

Nous montâmes graduellement pendant les deux premières lieues; nous entrâmes ensuite dans une forêt de chênes-verts qui, à ce que

m'apprit mon guide, se prolonge de l'est à l'ouest dans une étendue de près de quarante lieues. Les glands sont ici de l'espèce qu'Horace a décrite, comme ayant été la cause des guerres entre les habitans grossiers des premiers âges : *glandem atque cubilia propter*. Ils ne sont pas âcres comme ceux du chêne, ou du chêne-vert communs, mais doux et bons à manger comme les châtaignes ; ils servent à la nourriture non-seulement des cochons, mais aussi des paysans, et donnent un profit considérable¹. Au delà de cette forêt, nous commençâmes à descendre en traversant un beau pays bien cultivé, abondant en grains et en vin ; et après avoir parcouru quatre petites lieues depuis Salamanque, nous entrâmes dans *Alba*.

Cette ville ne contient à présent que trois cents maisons et sept couvens. Un d'entr'eux, celui des Carmélites, mérite d'être remarqué pour ses peintures et pour ses trésors ; mais la plus grande curiosité de cette ville, est le château avec ses tours rondes, soutenues par quatre autres tours carrées, et dans lequel sont

¹ On vend dans plusieurs villes d'Espagne ces glands rôtis, comme on vend à Paris les châtaignes ou marons de Lyon.

déposées les armures de tous les ducs d'Alba. Ils ont, à des époques successives, ajouté à cet ancien édifice des parties plus modernes, qui forment un bâtiment considérable; mais malheureusement tous les appartemens sont très-petit.

A environ trois lieues de là, nous entrâmes dans une autre vaste forêt de chênes-verts, où nous vîmes plusieurs troupeaux de cochons, et un village avec une église, consistant en quatre chaumières, y compris l'habitation du curé. Nous y fîmes halte au milieu du jour; et après l'avoir quitté, nous poursuivions notre route vers Piedrahita, quand une pluie affreuse nous obligea à nous arrêter à quelque distance, et à chercher un abri dans un misérable village, appelé *Malpartido*. La *posada* ne contenait qu'un lit pour toute la famille; et comme il était occupé par un jeune garçon, fils de la maîtresse de la maison, et malade d'une fièvre putride, nous n'avions pas une perspective bien agréable pour la nuit. Outre la chambre à coucher, il y avait, comme à l'ordinaire, une cuisine, ou pièce d'environ dix pieds carrés, dont le milieu était rempli par un foyer élevé au-dessus

duquel une petite ouverture dans le toit donnait passage à la fumée. Autour du foyer régnait un large banc qui, pendant le jour, tenait lieu de siège, et pendant la nuit servait de lit. C'est là que l'hôte se proposait d'étendre de la paille pour moi, laissant mon guide mesurer sa longueur sur le plancher nu, à l'autre bout de ce magnifique appartement. Heureusement que j'avais dans ma poche un passeport du comte de Campomanes. Je l'envoyai, avec mes respectueux complimens, à l'alcade, en le priant de vouloir bien me procurer un logement pour la nuit. Mon messenger ne tarda pas à revenir, et bientôt après on annonça l'alcade. Je me levai à l'instant, et me préparais à le recevoir avec un profond respect; mais au lieu d'un arrogant magistrat, tel que mon imagination me le dépeignait, je ne vis qu'un petit homme insignifiant, d'une assez mince apparence, habillé d'un *coletto*, ou jacquette de cuir, sans manches, et serrée autour de son corps par une ceinture aussi de cuir. Il m'apprit qu'il avait fait ses arrangemens, et qu'on me préparait le meilleur lit du village. Il avait à peine fini, que le jeune homme dont je devais occuper la place, entra pour faire

des réclamations ; mais l'alcade lui coupa la parole par un *no hay remedio*¹ ; et ainsi, trouvant qu'il n'y avait pas moyen de se plaindre, il se résigna de bonne grâce , et alla se loger dans la maison de quelque parent. M'étant ainsi procuré un lit, je laissai mon guide prendre soin de l'alcade, pour lui prouver notre reconnaissance de toutes ses attentions, et je me rendis à mon logement.

Je trouvai un bon lit dans ma nouvelle habitation , des draps propres , et la famille me reçut très-bien. Quand je fus prêt à quitter ces bonnes gens le lendemain matin, il me fut impossible de leur faire accepter une récompense. Je fus très-surpris de trouver dans une chaumière des sentimens aussi généreux ; mais j'ai eu par la suite de fréquentes occasions d'admirer la grandeur d'ame des Espagnols, et souvent leur mépris pour l'argent.

La fièvre putride n'était point confinée dans la *posada* ; elle exerçait ses ravages, non-seulement dans ce village, mais aussi dans ceux du voisinage ; il y avait à peine une maison où on n'eût pas depuis peu enseveli quelque membre de la famille. Il est fâcheux que les

¹ Il n'y a point de remède.

curés, en Espagne, n'apprennent pas la manière de traiter ces fièvres. Comme il est de leur devoir d'assister le mourant pour lui administrer les sacremens, ce serait une œuvre de charité qui conviendrait à leur caractère, et qui ne serait point incohérente avec leurs fonctions sacrées, que d'apprendre à prescrire des remèdes qui, en Angleterre, quand ils sont appliqués à propos, réussissent généralement, et amènent la guérison du malade. Ces connaissances peuvent s'acquérir aisément : si elles étaient universellement répandues, les fièvres cesseraient d'être aussi destructives qu'elles le sont, et dans plusieurs cas, ne seraient pas plus à craindre que le feu qui, quand il est contenu, est non-seulement sans danger, mais salutaire ; tandis que si on le laisse se répandre, il devient fatal à la maison. Mon intention n'est pas d'insinuer ici que les deux professions de médecin et de théologien doivent être réunies, mais seulement que par-tout il devrait y avoir quelqu'un qui s'efforcât d'éteindre cette flamme destructive, au moment où elle se manifeste ; et quand on considère combien en Espagne les villages sont petits et écartés, et leurs habitans misérables, le curé est la seule per-

sonne dont ils puissent naturellement attendre du soulagement.

Le pays au delà de Malpartido est extrêmement coupé, et les rocs de granit, avec leurs surfaces pelées et nues, font voir clairement que la sommité de cette grande chaîne de montagnes n'est pas éloignée. Nous avons toujours monté depuis Salamanque; mais après avoir passé le Tormes, quand on s'approche de Piedrahita, les eaux prennent un autre cours et se jettent dans l'Adaja.

Piedrahita est un village de cent cinquante maisons, avec un couvent et un béaticio. Il appartient à la duchesse d'Alba, et il n'est fameux que par la maison de campagne qu'y a construit le dernier duc, à l'imitation des campagnes anglaises. Au lieu d'être bâtie autour d'une cour, avec un corridor, comme les maisons espagnoles, elle offre une façade de cent pieds, avec deux ailes de soixante. Le rez-de-chaussée, au lieu d'être abandonné aux remises et aux écuries, est occupé par la cuisine, les offices et les appartemens principaux, et au-dessus sont les chambres à coucher pour les domestiques. Contre l'usage espagnol, toutes les chambres sont plafonnées, et les

murs garnis de papier ; en tout , c'est une résidence agréable ; mais un Anglais n'y ferait pas une très-grande attention. Si la partie la plus belle de son ameublement n'y avait pas manqué, cette demeure m'aurait sûrement plu davantage ; mais la duchesse qui y était venue avec ses amis, pendant quelques semaines, passer les plus grandes chaleurs de l'été, était retournée depuis peu à la cour : sa présence aurait répandu des charmes sur une habitation bien plus modeste.

En laissant Piedrahita, nous suivîmes la vallée, enfermée par de hautes montagnes, toutes couvertes de chênes-verts qui, mélangés avec les rochers de granit gris, offrent un coup-d'œil très-agréable. En avançant, nous aperçûmes plusieurs troupeaux mérinos, qui retournaient vers le midi. Près les *casas del puerto*, nous entrâmes dans une autre vallée qui court de l'est à l'ouest pendant près de dix lieues, et qui n'a jamais plus d'un mille de largeur : à son extrémité se trouve Avila.

Le sol est sablonneux ; les champs sont divisés en petites portions, et les pâturages sont communs. On y fait parquer les brebis ; le berger reste toute la nuit avec ses chiens, près

du troupeau, et se met à l'abri d'une cabanne de paille, justement assez grande pour qu'il puisse s'y étendre de toute sa longueur. On n'emploie point de fer pour les charrettes de ce pays, soit pour les roues, soit pour l'essieu; le tout est de bois. Les bœufs sont réunis deux à deux par un joug, et tirent de lourds fardeaux par leurs cornes. L'habillement du paysan est le *coleta*.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Avila, je visitai le marché, afin de faire, comme à l'ordinaire, mes provisions pour la journée; et ayant acheté un chevreau qui, dans le passage des troupeaux mérinos, coûte environ dix réaux, ou deux schellings¹, je l'envoyai à la cuisine, puis je commençai mes courses. Tandis que j'étais occupé à faire quelques questions, un individu m'accosta, me donna les informations que je demandais, s'offrit lui-même pour me servir de guide, et avant de nous séparer, m'engagea à aller dîner avec lui. C'était D. Balthazar Lazarta, chanoine de la cathédrale, qui eut pour moi autant d'attention que si je lui eusse été recommandé par un ami.

Avila ne compte à présent que mille maisons,

¹ 2 francs 50 centimes.

ou un sixième de son ancienne population ; cependant les couvens n'ont pas diminué , ils sont au nombre de seize , dont neuf pour les hommes et sept pour les femmes. Outre cela , cette ville renferme huit églises paroissiales , une cathédrale avec quarante chanoines , cinq hôpitaux et une université ; aussi , ne doit-on plus s'étonner d'y voir une multitude de mendiens sains et vigoureux.

Cette ville , bâtie sur un rocher de granit , et enfermée par un mur , avec quatre-vingt-huit tours saillantes , offre par-tout l'apparence d'une grande antiquité , sur-tout la cathédrale , où il y a plusieurs choses dignes d'attention , sur-tout le cloître , qui est d'un goût parfait et d'une élégante simplicité. La sacristie est bien construite ; et en Angleterre , on trouverait inestimables les trésors qu'elle contient , soit en argent , soit en bijoux. La *custodia* est , comme à l'ordinaire , d'argent massif , de quatre pieds de haut , ornée de colonnes d'ordres ionique , composite et corinthien ; le dessin et l'exécution en sont de très-bon goût. Parmi les bijoux de cette église , on voit le pectoral du dernier archevêque de Tolède , l'infant don Luis , qui est sur-tout précieux à cause des

pierreries dont il est orné, toutes grandes et de la plus belle eau.

Les plus remarquables de tous les couvens sont ceux des Carmélites, dont un est habité par des religieuses, l'autre par des moines. Le dernier est bâti sur la place où sainte Thérèse est venue au monde, et le premier là où elle a pris le voile. Dans celui-ci, l'objet le plus digne d'attention, et un tableau de Morales, qui représente le Christ mort entre les bras de sa mère. Il n'est pas nécessaire de rien dire de plus sur ce tableau, après avoir nommé le peintre; car tous ses ouvrages ont une telle douceur et une telle expression, qu'on est généralement convenu de l'appeler *divin*. Les Carmelites d'Avila possédèrent jadis un trésor infiniment plus précieux pour eux que tous les tableaux qu'ait jamais faits Morales; c'était le corps de sainte Thérèse. Elle fut d'abord enterrée à Alba en 1582; mais trois années après, son corps fut secrètement enlevé et transporté à Avila, où on ne permit pas qu'il restât long-temps; car le duc d'Alba, trouvant tout autre expédient inutile, s'adressa au pape, et obtint un ordre pour qu'on le lui rendit.

La vie de sainte Thérèse, publiée dernière-



ment parmi celles des autres saints, par le révérend A. Butler, est singulièrement intéressante. Sa constitution était naturellement délicate et son imagination vive; son esprit, incapable de se fixer à des objets vulgaires, se tourna avec avidité vers ceux que lui offrit la religion, dès l'instant où ils se présentèrent à elle; mais ayant malheureusement rencontré les écrits de S. Jérôme, elle devint passionnée de la vie monastique; et quittant la route que la nature lui avait tracée, elle renonça aux liens les plus chers et se lia par un vœu irrévocable. Elle fut alors saisie d'une profonde mélancolie, qui augmenta à un tel degré, qu'elle resta plusieurs jours immobile et privée de sentiment, comme quelqu'un qui serait en extase. Sa faible constitution, ainsi ébranlée, la prépara à des visions, telles qu'on paraîtrait commettre une méchanceté en les répétant, si elle-même et ses plus grands admirateurs ne les rapportaient pas. Elle nous dit que, dans la ferveur de sa dévotion, elle devint non-seulement insensible à tout ce qui l'environnait, mais même que son corps fut souvent soulevé de terre, quoiqu'elle s'efforçât de résister à ce mouvement : et l'évêque

Yepez rapporte, en particulier, que quand elle allait recevoir l'eucharistie, elle était enlevée en extase plus haut que la grille à travers laquelle, comme c'est l'usage dans les couvens de religieuses, on lui présentait l'hostie. Elle entendait souvent la voix de Dieu quand elle se remettait de ses extases; quelquefois le diable chercha, en l'imitant, à la tromper, mais elle parvint toujours à découvrir sa tromperie. Elle vit souvent saint Pierre et saint Paul placés à sa gauche, tandis que Notre-Seigneur se présenta lui-même devant ses yeux, de manière qu'il lui était impossible de croire que ce fût le diable : cependant, pour obéir à l'église, et d'après l'avis de son confesseur, elle insulta la vision, comme elle avait coutume de le faire pour les mauvais esprits, en faisant des signes de croix et en donnant des marques de mépris. Une fois qu'elle tenait dans sa main la croix qui était au bout de son chapelet, Notre-Seigneur la lui prit; et quand il la lui rendit, elle la vit composée de quatre grosses pierreries, incomparablement plus précieuses que des diamans. On y voyait en outre les cinq blessures de Notre-Seigneur, gravées de la manière la plus curieuse; et il

lui dit qu'elle appercevrait toujours la même apparence, ce qui eut lieu en effet; car depuis ce temps elle ne vit plus la matière dont la croix était formée, mais seulement ces pierres précieuses, quoique personne autre qu'elle ne les vît. Toutes les fois que les diables se présentèrent à elle sous leurs formes hideuses, elle les faisait bien vite retirer, en répandant de l'eau bénite à terre. Elle eut souvent le bonheur de voir des âmes délivrées du purgatoire, et conduites au ciel; mais elle n'en a jamais vu que trois qui aient échappé à la flamme purifiante, c'étaient celles de frère Pierre d'Alcantara, de frère Ivagnez, et d'un frère carmélite.

Il est reconnu que plusieurs de ses amis, distingués par leur bon sens et leur piété, furent, après un mûr examen, de l'opinion qu'elle était trompée par le diable; cependant, telle était alors la disposition générale des esprits, qu'elle fut à la fin universellement regardée comme une sainte. Elle avait, il est vrai, tout ce qui est nécessaire pour se concilier la bonne opinion de ses amis et l'admiration de la multitude. La grâce et la dignité de son extérieur, la douceur de ses manières, son amabilité, la viva-

çité de son esprit , la force de son entendement, le feu de son imagination, et en un mot, toutes ses qualités naturelles recevant un nouveau lustre par l'exaltation de sa piété et de son zèle, par la sainteté de sa vie et la sévérité de sa discipline , tout en un mot conspira à établir sa réputation, comme si elle avait eu une communication immédiate avec le ciel.

Il est curieux, quoiqu'humiliant, de voir une personne aussi aimable et aussi respectable que sainte Thérèse, trompée; et, avec les meilleures intentions du monde, trompant les autres. On peut aisément rendre raison de son erreur par la délicatesse et la faiblesse de sa constitution, la force de son imagination troublée, et l'ascendant de la superstition. Mais quand nous voyons des hommes doués d'un entendement exquis, en parfaite santé, de nations différentes et éloignées, dans tous les siècles, marcher sur le même terrain enchanté, nous ne pouvons que nous en étonner; car qui peut assigner une cause raisonnable de ces aberrations de notre raison? Si on écrivait l'histoire du mysticisme, elle serait des plus intéressantes, parce qu'on y trouverait quelques-uns des caractères les plus beaux que l'on

ait jamais admiré dans le monde. Si quelqu'habile écrivain entreprenait ce travail, il nous expliquerait les principes d'après lesquels Bossuet, ce prodige de science, persécuta Fénelon, le plus aimable des hommes, tandis que S. François de Sales fut l'objet de son adoration; et pourquoi il accabla de son mépris madame Guyon, tandis qu'il eut le plus grand respect pour sainte Thérèse.

Cette femme extraordinaire, chérie par les princes souverains, universellement admirée pendant sa vie, et adorée après sa mort, eut le bonheur de laisser après elle seize couvens de religieuses, et quatorze de moines, fondés par elle, et soumis à l'ordre des carmélites qu'elle avait réformé.

Quoiqu'Avila ne possède plus ses reliques, cependant, comme c'est le lieu de sa naissance et de sa principale résidence, le concours des fidèles y est très-considérable à l'époque de ses fêtes. Cette ville ne possède aucune manufacture. Il y a quelques années, on commença à y faire des draps; mais sa situation n'étant pas favorable pour cette branche d'industrie, le projet fut abandonné; le peuple n'y vit à présent que des produits du sol. Le pays

abonde en safran, et cette plante donne pendant quelque temps de l'occupation aux femmes et aux enfans. Si ce n'était la cathédrale et les couvens, la ville serait déserte, car aucun propriétaire n'y réside. Tous les fonds de terre sont ascensés ou placés en *administration*, selon leur expression, c'est-à-dire, cultivés par des intendans pour le compte des propriétaires.

Aucun pays ne souffre plus que l'Espagne du manque de riches fermiers; et peut-être aucun pays ne peut, à cet égard, rivaliser avec l'Angleterre. On sait généralement que les richesses produisent les richesses; mais aussi, pour les obtenir de la terre, il faut que le fermier en ait d'avance une portion convenable à sa disposition. Plusieurs propriétaires aisés, par minous, soit pour leur amusement, soit pour augmenter leurs gains, se sont appliqués à l'agriculture, et ont exploité des terrains considérables; ils ont produit de riches récoltes, et ont introduit une bonne culture; mais je crains bien qu'il n'y en ait qu'un très-petit nombre qui puisse se vanter d'avoir fait de grands profits, et la plupart sont prêts à avouer qu'ils ont plutôt perdu. Si en résidant

ainsi sur leurs biens, et en y donnant toute leur attention, ils ont éprouvé des pertes, combien n'auraient-elles pas été plus grandes s'ils se fussent contentés d'employer, dans des provinces éloignées, seulement des fermiers pour labourer, semer, faire les récoltes et absorber tout le produit de leurs terres. On a si bien senti ces inconvéniens en France, que faute de fermiers riches, le propriétaire fournit le fond et prend sa part du produit ; mais en Espagne, excepté dans quelques provinces, les terrains sont ordinairement mis en administration ; aussi, des districts étendus fournissent à peine de misérables revenus à leurs maîtres.

En quittant Avila, nous fîmes environ une lieue à travers une riche vallée, puis nous commençâmes à gravir ces montagnes qui, séparant les deux Castilles, formèrent pendant plusieurs siècles une forte barrière entre les chrétiens et les Maures, jusqu'à ce que Ferdinand I^{er}, se précipitant dans la plaine avec les forces réunies de Castille et de Léon, chassa les infidèles devant lui, et arbora ses bannières victorieuses à Guadalajara, à Alcala et à Madrid.

Nous fîmes près de cinq lieues sur ces hautes montagnes, sans voir une figure humaine,

ni une habitation , et même à peine un sentier tracé. Nous trouvâmes dans les endroits bas le chêne-vert ; à mesure que nous montions, il était remplacé par le chêne ordinaire (*roble*) ; mais près du sommet , nous ne vîmes que des sapins, avec le genévrier, le daphne *mezereum*, le *matricaria suavis*, le *genista*, et une grande variété de plantes aromatiques , sur-tout du thym. La famille des cistes abonde à presque tous les degrés de hauteur sur les montagnes granitiques, excepté lorsqu'elles sont , comme celles-ci , couvertes d'une neige éternelle.

Le premier village que nous traversâmes, est appelé *Naval Peral* ; nous trouvâmes ensuite à la distance d'une lieue , celui de *Navas del Marqués* ; ce dernier , quoique composé seulement de cinquante chaumières, a une église , une chapelle et un couvent. Ensuite nous cheminâmes encore pendant trois lieues, puis nous commençâmes à descendre dans les plaines de la Nouvelle-Castille.

J'observai tout le long de la route , depuis Salamanque , du safran qui croissait naturellement ; si on le recueillait , il procurerait de l'occupation aux pauvres dans les villages , et donnerait un profit considérable.

En approchant de l'Escurial, nous arrivâmes sur la route de chasse du roi ; en la faisant on a eu en vue, comme en Angleterre, plutôt l'utilité que la beauté. Si les Espagnols se fussent toujours contentés de routes pareilles, ils en eussent achevé qui auraient vingt lieues de long dans les endroits où ils n'ont pu en terminer qu'une lieue. Leur ambition est de tout amener à la perfection ; et en cherchant beaucoup trop, ils obtiennent souvent très-peu. L'idée qu'ils se sont formée d'une route parfaite, sous le rapport de l'utilité, est certainement bien fondée ; mais quand il s'agit de la réduire en pratique, ils sont obligés de perdre beaucoup de temps et de dépenser plus d'argent que ne nécessite le profit qui en pourra résulter. Si leur ambition eût été moins démesurée, on verrait maintenant chez eux des communications établies entre toutes leurs grandes villes ; et une grande quantité de leurs denrées qui sont sans valeur et perdues, eussent trouvé un débouché. Cette route de chasse pourrait convaincre leurs faiseurs de théories, qu'un grand chemin peut être solide sans être appuyé sur des murs de chaque côté, et peut supporter un poids quelconque sans

être soutenu sur des fondemens composés de gros rochers, comme ceux que nécessiterait la construction d'un château. De même, quoique le but unique d'une moins grande perte de temps, doive faire désirer des routes parfaitement droites et bien horizontales, cependant le voyageur est moins ennuyé quand il trouve de la variété; et à mesure qu'il avance, il éprouve du plaisir en découvrant de nouveaux points de vue qui se succèdent sans cesse.

Quand j'arrivai au terme de mon voyage, je trouvai une lettre de notre ministre M. Liston, qui m'informait que la cour avait quitté Saint-Ildefonse, où il était resté quelque temps à m'attendre; qu'il avait été visiter Madrid, et qu'il ne viendrait à l'Escurial qu'au commencement de la semaine.

Ayant ainsi quelque temps à pouvoir employer à des excursions, je repassai immédiatement les montagnes, sans retourner par la même route; mais je me dirigeai à l'est par Guadarrama, et je les traversai par le *Puerto de Fuenfria*¹, passage ainsi appelé à cause de la fraîcheur de ses eaux. Ce col est élevé, et

¹ Col de fontaine froide.

on y jouit d'une vue délicieuse ; mais l'ardeur du soleil en rend la montée presque insupportable. Quand on jète ses regards en bas vers Ségovie, tout le pays paraît uni comme la surface d'un lac et vaste comme l'Océan ; mais à mesure que l'on descend dans la plaine, on voit les montagnes s'élever au-devant de soi. Le pays près de ce sommet est d'une majesté sauvage ; il est coupé de profonds ravins, parsemé de rochers saillans, couverts de sapins, par-tout où ils peuvent croître, et déchiré par des torrens furieux.

Dans un profond enfoncement, ouvert et exposé seulement aux vents du nord, on trouve Saint-Ildefonse, qui jouit de toute la fraîcheur d'une pareille position ; on y cueille les fruits du printemps, quand dans tout le pays, au midi de ces hautes montagnes, on est accablé par la chaleur et occupé à moissonner et à recueillir les récoltes d'automne. Ce changement de climat, dans l'espace de huit lieues, car telle est la distance de l'Escorial à Saint-Ildefonse, engagea Philippe V à y bâtir un palais.

Saint-Ildefonse occupe les trois côtés d'un carré ; à chacune des ailes du palais est jointe une longue file de bâtimens destinés à la mai-

son du roi, et fermés par des grilles et des portes en fer ; ce qui forme un ensemble superbe et spacieux. La façade principale qui a cent trente pieds de long, est tournée au midi, et à vue sur le jardin ; les appartemens communiquent ensemble dans toute cette étendue par des portes qui sont toutes sur la même ligne.

Pour donner quelqu'idée des tableaux que ce palais renferme, il suffira de nommer les maîtres dont les ouvrages y ont été rassemblés par Philippe V et les princes ses successeurs. Les principaux peintres sont Leonardo de Vinci, Michel Ange, Raphaël, Annibal Carrache, Guerchin, le Guide, Carle Maratte, le Corrège, Rubens, Poussin, Paul Véronèse, Woverman, Teniers, Martin de Vos, André del Sarte, Vandyk, Dominiquin, Tintoret, Albert Durer, Jordan, Velasquez, Ribera, Ribalta, Valdez, Murillo, Mengs. Les peintures à fresque de l'église sont de Bayen, Mariano et Maella.

Dans les appartemens d'en bas il y a une collection de statues antiques, rassemblée par Christine, reine de Suède, et qui passe pour inestimable.

L'église est sombre, mais élégante ; et quant aux trésors, elle a peu de rivales en Espagne. Parmi la grande variété d'ornemens d'or et d'argent, le plus frappant est une des *custodias*, estimée originairement soixante-dix mille ducats, ou 7,690 liv. 8 sous 6 deniers sterling¹.

Le jardin s'étend sur un coteau qui s'élève au midi et dont les côtes sont inclinées à l'est et l'ouest. Près du palais, il est disposé dans le goût ancien, avec des haies tondues et des allées droites, bien ornées et rafraîchies par de nombreuses fontaines ; mais à mesure que l'on s'éloigne, ce jardin devient plus sauvage, jusqu'à ce qu'il se termine par une forêt inculte et sans chemins tracés, où les rocs raboteux, perçant au milieu des chênes et des pins, offrent un contraste frappant avec les travaux de l'art.

Ce jardin, délicieux par ses allées, qui ne sont ni humides ni obscurs, quoiqu'ombragées, est sur-tout admirable pour ses fontaines. Les principales sont au nombre de huit, dédiées à autant de divinités payennes, et ornées chacune de leurs emblèmes caractéristiques.

¹ Près de 183,800 francs.

Dans l'une, Diane paraît suivie de ses nymphes, qui la cachent aux yeux d'Actéon. Dans une autre, on voit Latone avec Apollon et Diane, environnée de soixante-quatre jets d'eau. La plus surprenante est la Renommée assise sur Pégase, avec une trompette à la bouche, lançant un jet de plus de deux pouces de diamètre à la hauteur de cent trente-deux pieds. Mais la vue la plus agréable est celle qu'offre la *Plazuela de las ocho calles*, où huit allées se réunissent, chacun avec sa fontaine dans le centre, et où huit autres fontaines placées sous de grandes arches, supportées par des pilliers ioniques de marbre blanc Italien, forment un octogone, orné des statues de Saturne, Minerve, Vesta, Neptune, Cérès, Mars, Hercule et la Paix, rangées circulairement. Les statues sont toutes de plomb, verni en imitation du bronze, et ont été faites par Firmin et Thiéri. Outre ce grand nombre de fontaines il y a encore de vastes réservoirs et des chutes d'eau, disposés de manière à contribuer beaucoup à la beauté de la place.

Quand on considère que tout ce jardin était un roc aride ; que le terrain a été apporté d'une distance éloignée, et que les eaux sont

conduites au pied de chaque arbre ; quand on réfléchit à la quantité de plomb employée pour ces statues, et de fer fondu pour les conduits, ainsi qu'à la dépense de la main-d'œuvre pour le tout, on ne sera pas surpris d'entendre dire que ce palais a coûté quarante-cinq millions de piastres, ou près de six millions et demi sterling¹.

Rien n'est plus capricieux que le goût ; mais s'il est vrai que la beauté soit fondée sur l'utilité², ce palais méritera toujours d'être admiré. Il n'est pas rare à présent de voir bâtir au milieu des champs, des demeures ouvertes et exposées à tous les vents, sans abri, sans une barrière, et entièrement séparées du jardin. Près de l'habitation tout est sauvage ; et l'art, s'il y en a, ne se laisse apercevoir qu'à une certaine distance. Il est difficile de découvrir

¹ 156 millions de France.

² Il est nécessaire de remarquer ici que Townsend ne parle point de l'utilité de ce palais en général ; mais puisqu'on voulait construire à Saint-Ildefonse une demeure, et y planter des jardins pour y passer les grandes chaleurs, il observe que la distribution de toutes ces promenades est bien entendue, et qu'on les admire d'autant plus, qu'on reconnaît qu'elles répondent parfaitement à ce qu'on en peut attendre.

aucune utilité dans tout cela, et les générations futures n'y découvriront aucune beauté. Au contraire, dans le jardin de Saint-Ildefonse on trouve tout ce que l'on peut désirer dans une saison brûlante, la libre circulation de l'air, une ombre épaisse, et des vapeurs rafraîchissantes pour absorber la chaleur ; tandis que sa proximité du manoir en rend l'accès facile, et fait que l'on peut jouir à chaque instant des avantages qu'il présente ; cependant, sans ces nombreuses fontaines, ces haies tondues, et ces allées étroites, la circulation de l'air serait moins rapide, l'ombre moins épaisse, et on manquerait de vapeurs rafraîchissantes.

La manufacture des glaces a atteint ici un point de perfection inconnu en Angleterre. Les plus grands miroirs sont faits dans un cadre de cuivre de cent soixante-deux pouces de long, quatre-vingt-treize de large et six de profondeur, et pesant près de neuf tonneaux ¹. Elles sont toutes destinées pour les maisons royales ou pour les présens que fait le roi. Cependant, cette manufacture est mal placée, elle est un monstre dévorant dans un

¹ 8,500 kilogrammes.

pays où les subsistances sont chères ; le combustible rare , et les charrois extrêmement dispendieux ¹.

Il y a aussi ici une manufacture royale de toile qui emploie environ quinze métiers ; mais sur laquelle on dit que le roi éprouve de grandes pertes.

Me trouvant à la distance de deux petites lieues de Ségovie , je ne pus m'empêcher d'aller visiter cette ville intéressante. En suivant le chemin qui y conduit , on voit peu d'apparence de culture ; la cause la plus probable en est due aux déprédations continuelles occasionnées par les daims du roi. Nous en

¹ On peut juger des dépenses que doit faire cette manufacture , seulement pour les charrois , puisqu'elle tire toute sa soude des environs d'Alicante , et qu'elle est obligée de faire faire à cette substance tout le trajet par terre ; aussi , pour économiser quelques lieues , les directeurs de cette manufacture achètent-ils leur soude dans l'intérieur des terres , ce qui est une mauvaise économie , puisque cette plante est fort inférieure en qualité à celle qui croît au bord de la mer. Son mauvais effet est d'autant plus sensible , qu'on ne la raffine point , ou très-mal , à Saint-Ildefonse ; c'est de là que provient en grande partie l'infériorité de l'eau de ces glaces à celles de Saint-Gobin , en France.

aperçumes de nombreux troupeaux dans les bois, avant d'entrer dans la campagne ouverte; ils étaient entièrement libres, et pouvaient courir tout le pays sans être inquiétés.

Le premier objet qui attire l'attention à Ségovie est l'aqueduc. Il est composé de cent cinquante-neuf arches, et a une étendue d'environ six cent soixante-quinze pieds; dans l'endroit où il traverse la vallée, il a un peu plus de quatre-vingt-quatorze pieds de haut.

La cathédrale n'a rien de bien remarquable; cependant dans une des chapelles il y a un bel autel, avec une descente de croix bien exécutée en demi-relief et terminée en 1571 par un disciple de Michel Ange. L'église est à peu près sur le modèle de la grande église de Salamanque, mais elle n'est pas si bien finie.

L'Alcazar, ou ancien palais des Maures, a été si souvent décrit, que je le passerais sous silence, si les politesses dont j'y ai été comblé ne méritaient pas une mention particulière. Je n'avais point de lettres de recommandation, et l'inspecteur, le comte Lacy, était absent; mais quand je me présentai à son lieutenant comme étranger, il me reçut avec une grâce particulière, et me conduisit dans tous les ap-

partemens. Cette forteresse n'est plus, comme auparavant, une prison d'état ; elle sert à un usage plus honorable ; on y instruit une centaine de jeunes nobles dans l'art militaire ¹. La vue de ce bâtiment me fit beaucoup de plaisir, sur-tout la grande salle où sont les portraits de tous les rois d'Espagne ; mais ce qui me causa la plus grande satisfaction, fut de voir le caractère espagnol fortement marqué dans la contenance de plusieurs de ces jeunes gens que l'on y élève. Un Espagnol peut s'enrichir dans le commerce, il peut faire des progrès dans les sciences ; mais si on lui laisse suivre son inclination naturelle, il choisira certainement la carrière militaire ; et si dans cet état, la générosité, la patience, le courage et un esprit entreprenant sont nécessaires, le véritable espagnol possède toutes ces qualités dans un degré éminent.

Ségovie fut jadis célèbre pour ses draps fabriqués pour le compte du roi ; mais d'autres nations sont devenues depuis lors ses rivales

¹ C'est dans cette école militaire que M. Proust, bien connu des savans, professait la chimie avant d'aller à Madrid, où il demeure maintenant, et où il continue à enrichir la science de ses découvertes.

dans cette branche d'industrie, et la manufacture de cette ville a été graduellement en déclinant. Quand le roi la donna à une compagnie particulière, il laissa environ trois mille livres dans le commerce¹; mais aujourd'hui il n'y a plus aucun intérêt. En 1612 on y fabriqua vingt-cinq mille cinq cents pièces de drap, qui employèrent quarante-quatre mille six cent vingt-cinq quintaux de laine, et occupèrent trente-quatre mille cent quatre-vingt-neuf personnes; mais à présent on n'y fabrique environ que quatre mille pièces. Les principales imperfections de ce drap sont que le fil n'en est pas égal, et qu'il y reste beaucoup de suin quand on le donne au teinturier; ce qui fait que la couleur est sujette à manquer. Cependant, indépendamment de ces imperfections, tels sont les avantages de cette fabrique, que les étrangers payent trois livres sterling par *arroba* de laine fine, pour laquelle les Espagnols ne donnent que vingt schellings²; et après avoir payé tous les frais, ils peuvent encore commander le prix du marché, même dans les ports d'Espagne.

¹ 72,000 francs.

² 24 francs, au lieu de 72.

En 1525, la ville de Ségovie contenait cinq mille familles ; maintenant elle ne s'y élèvent pas au-delà de deux mille ; faible population pour vingt-cinq paroisses : cependant, outre ces vingt-cinq églises et la cathédrale, il y a vingt-un couvens. Quand le canal sera terminé et la communication ouverte entre la baie de Biscaye et S. Ander, le commerce et les manufactures de Ségovie pourront revivre ; mais en attendant rien ne peut leur inspirer de l'espérance.

En retournant, le 28 octobre, vers la Nouvelle-Castille, mon intention était de voyager sans me presser ; mais j'observai que mon guide était un peu impatient de repasser les montagnes avant la nuit. Je me trouvai bien d'avoir cédé à ses désirs ; car le lendemain matin, quand je regardai derrière moi, je vis les hautes sommités couvertes de neige, et je compris le motif de ses craintes. Cette neige avait rendu le chemin derrière nous impraticable pour quelque temps, tandis que devant nous le pays avait été arrosé par des ondées abondantes et rafraîchissantes.

Le prix ordinaire que demande un muletier dans la Castille-Vieille, est de quatre réaux par jour pour lui, et autant pour sa mule, et

six pour de l'orge, le tout valant 2 schellings 9 pen. ¹; mais si l'on oublie de faire son marché d'avance, on est entièrement à sa merci. Toute la dépense d'un voyage peut être estimée à dix schellings ² par jour si l'on chemine directement; mais si l'on fait un détour, ou si l'on revient avec la même mule, elle n'est plus que d'environ 7 schellings 6 pen. ³.

Le couvent de *San-Lorenzo* ⁴ est situé dans un profond encaissement, au pied des hautes montagnes qui séparent les deux Castilles, et à l'abri de tous les vents, excepté de celui de sud-ouest; il domine sur une plaine large et étendue, et sur toutes les collines environnantes couvertes de bois épais, tandis que les montagnes au nord sont nues, ou couvertes d'une neige presque perpétuelle. Le couvent fut bâti par Philippe II, par obéissance pour son père Charles V, afin d'accomplir son vœu fait après la bataille de S. Quentin ⁵, qu'il gagna par l'intercession de S. Lau-

¹ 3 francs.

² 15 francs.

³ 9 francs.

⁴ L'Escurial.

⁵ Livrée le 10 août 1557.

rent. L'architecte, Juan Bautista de Tolède, choisit, en l'honneur de ce saint, la forme d'un gril, instrument sur lequel il souffrit le martyr; il plaça la résidence royale dans la partie qui représente le manche du gril, et il indiqua non-seulement ses barreaux par des divisions multipliées, mais encore les pieds du gril par quatre hautes tours placées dans les angles de cet édifice. Les dimensions de ce couvent sont de sept cent quarante pieds d'Espagne sur cinq cent quatre-vingts, sa hauteur est de soixante; mais le dôme de l'église en a trois cent trente. Le tout fut fini sous l'inspection de Juan de Herrera, élève de Bautista.

Les moines de ce couvent sont au nombre de cent soixante, leur revenu annuel est de cinq millions de réaux ou environ cinq mille livres¹, qui proviennent en partie de biens fonds, et en partie de leurs troupeaux composés de trente-six mille moutons mérinos, outre mille qu'ils conservent toujours chez eux pour la consommation du couvent.

Leur bibliothèque renferme trente mille volumes, dans deux salles magnifiques, chacune de cent quatre-vingt-quatorze pieds es-

¹ Environ 1,250,000 fr. argent de France.

pagnols, ou un peu plus de cent quatre-vingt-deux pieds anglais de longueur. La salle d'en bas comprend principalement les livres imprimés; cependant c'est là qu'est déposé le fameux manuscrit des Quatre Evangiles en lettres d'or, ouvrage du onzième siècle. Dans la salle au-dessus sont rassemblés quatre mille trois cents manuscrits, dont cinq cent soixante-sept sont Grecs, soixante-sept Hébreux, et dix-huit cents Arabes. Les derniers ont été bien décrits dans le catalogue publié dernièrement par Casiri.

Dans le milieu de la salle d'en bas, il y a un petit temple, avec une grande variété de figures; il pese quatorze cent quarante-huit onces d'argent, et quarante-trois onces d'or, outre des pierres précieuses d'un prix inestimable.

Aucun endroit ne peut offrir plus de jouissances, que le couvent de l'Escorial à un connaisseur en peinture. On y voit par-tout les ouvrages des plus grands maîtres et quelques uns de leurs tableaux les plus admirés. On ne finirait pas si on voulait les décrire tous en particulier. Il suffit de dire, que pendant un mois que j'y ai resté, j'ai visité le couvent

chaque jour, et je ne l'ai jamais quitté sans regret ; je donnai toujours une attention plus particulière aux artistes qui sont le moins connus en Angleterre. J'éprouvai un plaisir singulier à trouver un si grand nombre d'ouvrages de Titien qui , durant un séjour de cinq ans en Espagne , exerça constamment son pinceau pour enrichir ce pays, et immortaliser son nom. Les tableaux qui fixèrent le plus mon attention , furent la fameuse Cène de Jesus-Christ avec les disciples , par Titien , et une Sainte Famille , par Raphaël ; ce dernier a appartenu à notre roi Charles I^{er} ; mais il fut vendu par Cromwell et acheté par l'ambassadeur espagnol pour deux mille livres¹ : il est appelé *la Perla*. Les meilleurs tableaux sont réunis dans cinq appartemens principaux : dans la sacristie , qui a cent huit pieds de long sur trente-trois de large ; dans la *Iglesia vieja* , dont les dimensions sont de cent cinq pieds sur trente-quatre , et dans deux grandes salles , avec leur antichambre , qui sont appelées *las salas de los Capitulos* , parce que lors du séjour de la cour elles sont occupées par le comte de Florida-Blanca , les

¹ 48,000 francs.

jours d'audiences publiques. Le grand escalier est beau et orné d'une tableau à fresque de la bataille de S. Quentin, par Luca Jordano.

Le panthéon, ou catacombe, où la famille royale, à compter depuis Charles V, est ensevelie, est un vaste souterrain d'un beau marbre bien finie, qui peut recevoir vingt-six corps, chacun dans son tombeau séparé.

Les trésors de cette église sont inestimables. La statue de S. Laurent seule pèse quatre cent cinquante livres d'argent, et dix-huit livres d'or; cependant elle n'est qu'une très-petite partie du tout.

A une petite distance du couvent, le prince des Asturies¹ et un de ses frères, l'infant D. Gabriel, ont chacun une petite demeure, meublée avec un goût exquis, et ornée des meilleurs tableaux; ils s'y retirent souvent avec leurs amis. Celle du prince est la plus élégante; et autant que l'on en peut juger par cet échantillon, les arts peuvent concevoir d'heureux présages, lorsqu'il montera sur le trône.

L'Escurial, considéré comme résidence royale, n'est nullement agréable; s'il était placé

¹ Depuis Charles IV.

dans une position plus basse et mieux abritée; comme Aranjez, il offrirait un séjour précieux dans le printemps; ou s'il était élevé, tourné vers le nord et couvert par des bois épais, comme S. Ildefonse, il pourrait être une retraite délicieuse en été; mais exposé comme il est aux rayons du soleil du midi, et situé près des régions couvertes d'une neige éternelle, sans abri et privé d'ombrages, ce local n'a de charmes dans aucune saison de l'année. Les ministres étrangers et ceux du pays donnent de bons dîners, et font tout ce qu'ils peuvent pour rendre cette solitude supportable; mais comme peu de dames peuvent s'en accommoder, les assemblées manquent de cette gaieté qui est l'apanage du beau sexe.

Le roi passe la plus grande partie de son temps à la chasse. Dans le milieu du jour, après une courte excursion, il revient dîner, fait la conversation avec les ministres étrangers, se retire pendant quelques minutes avec son confesseur, et ordinairement avant trois heures, quelquefois beaucoup plutôt, il quitte le palais, et fait vingt ou trente milles avant de commencer sa chasse. Quand le jour

tombe , il se met dans sa voiture et revient ; aucun temps ne peut le retenir , car il ne craint ni tonnerre , ni éclairs , ni grêle , ni pluie , ni neige ; lorsqu'un de ses habits est mouillé , il en met un autre ; et quant à ceux qui le suivent , il leur dit froidement : « La pluie ne brise pas les os ». Les jours de fêtes ne l'empêchent point de se livrer à cet amusement , excepté deux jours de la semaine sainte ; et , quoiqu'il soit naturellement d'un caractère doux , on dit qu'il est de si mauvaise humeur , que personne n'aime à l'approcher dans ces momens là. Un de ses fils étant à toute extrémité , il sortit comme à l'ordinaire , insistant sur ce qu'il se rétablirait certainement ; et quand on lui apprit que ce fils était mort , il répondit avec son calme accoutumé « Eh bien , puisque l'on n'y peut rien , il faut prendre son parti ». Il est suivi ordinairement par le prince des Asturies , le capitaine des gardes , son premier écuyer , son premier gentilhomme de la chambre , son médecin et son chirurgien. Toutes ces personnes occupent cinq voitures ; outre cela , il y en a une pour les remèdes , les fusils , les munitions , les habits de rechange , etc. Chaque

voiture est attelée de six mules ; et comme il y a sur la route plusieurs relais de chevaux, ainsi que ceux des gardes, le nombre qu'il en faut chaque jour est d'environ deux cents. Ces animaux doivent faire douze milles par heure ; aussi arrive-t-il fréquemment des accidens aux hommes et aux mules.

Quand le roi chasse, il ne dépend pas entièrement de ses chiens : il a ordinairement deux cents hommes employés à battre le pays, et à conduire le gibier devant lui à des places convenables, où lui et le prince l'attendent, avec des domestiques occupés à charger les fusils, et à les leur présenter aussi long-temps qu'ils veulent tirer. Tout gibier est indifférent au roi ; mais il est sur-tout flatté de l'idée de délivrer le pays des loups, dont il tient un compte exact ; quand j'étais à l'Escurial, le nombre qu'il en avait tué était de huit cent dix-huit. Dès que l'on en aperçoit un à une distance raisonnable, une multitude de personnes, depuis seize cents jusqu'à deux mille individus, suivant l'étendue de la montagne, sont dépêchées pour veiller la bête, l'environner et la conduire dans quelque endroit où le roi puisse avoir la facilité de la

tuer. Il donne à chacune de ces personnes six réaux ; mais s'il tue le loup , les batteurs reçoivent double paye. Cette dépense, il faut l'avouer , est superflue, car un petit nombre de paysans serait souvent suffisant , soit pour détruire l'ennemi , soit pour lui faire quitter le pays ; mais si un bon souverain trouve du plaisir à tuer cette bête féroce, ses sujets seront les derniers à penser qu'il paye peut-être ce plaisir trop cher. Il serait cependant heureux, pour l'Espagne, que toute la dépense à ce sujet se bornât là ; mais ce n'est certainement qu'une bien faible portion de la somme totale que cette manie du roi pour la chasse fait perdre à la nation. Tout autour des *sitios*, ou résidences royales, les terres vagues ont une très-grande étendue. La forêt de Pardo a trente lieues de circonférence ; et si on y ajoute tous les terrains incultes près Aranjuez, S. Ildefonse, et l'Escurial ; si on considère en outre que les cerfs, jouissant de leur liberté entière, parcourent tranquillement tout le pays intermédiaire, à combien ne s'élèvera pas l'évaluation de la perte supportée par la nation ! Il est vrai que le roi paye amplement aux fermiers les dommages

qu'ils éprouvent; mais le mal dont souffre la communauté en général, ne peut pas être aussi aisément réparé; car le pays, manquant de nourriture, se dépeuple et les villages tombent en ruine.

Des personnes qui connaissent bien le roi, m'ont dit, que dans sa jeunesse, il avait eu du goût pour les lettres; mais qu'ayant été détourné de cette étude, il avait pris le goût de sa famille, goût qui était non-seulement augmenté par une habitude invétérée, mais encore encouragé chez lui par le désir d'éviter tout embarras. C'est certainement un homme qui a des principes; et il est généralement regardé comme un des plus vertueux de son royaume; mais cette pureté de mœurs chez lui, doit être attribuée à ce que son esprit est constamment amusé, et non à sa constitution naturelle.

Je prolongeai mon séjour à l'Escurial, surtout pour être présent à la *Batida* ou chasse royale, dont il y a quatre chaque année. Elle fut ordonnée pour le 28 de novembre, avant le départ de la cour.

Le jour marqué, M. Liston eut la bonté de me placer avec l'ambassadeur de Naples,

qui, comme représentant un membre de la famille, donna à cette occasion un somptueux repas; et j'allai dans sa voiture au lieu de l'action. C'était une plaine étendue, et commandée par un terrain en pente: à la distance d'environ un demi-mille de cette éminence, s'élevait un petit bois, dans lequel le roi, avec ses trois fils, suivis de leurs domestiques, se cachèrent. Plusieurs jours auparavant, deux mille hommes avaient été distribués en compagnies sur toute la surface du pays, pour chasser le gibier et le diriger vers le centre commun, en faisant des patrouilles nuit et jour, et en s'approchant constamment, mais lentement les uns des autres.

Bientôt après avoir pris notre poste sur une éminence, nous commençâmes à voir les cerfs à une grande distance, arriver de tous les côtés en bondissant et s'avancer vers l'endroit fatal. A mesure qu'ils approchèrent nous entendions, d'abord faiblement, ensuite plus distinctement le bruit des fusils, et nous vîmes le trouble du gibier qui courait rapidement dans toutes les directions, mais qui en changeait à chaque instant, comme ne sachant où se diriger pour se mettre en sûreté. Quand on

commença à apercevoir les compagnies de batteurs, elles parurent être séparées par des intervalles et reserrer le gibier uniquement par leurs cris et le feu de leurs armes ; mais à mesure qu'elles avançaient sur la plaine, elles formaient une espèce de mur ; et quand elles furent plus près, elles le renforcèrent en doublant leurs rangs, et obligèrent ainsi le gibier de passer en troupeaux nombreux devant les chasseurs royaux. Alors commença le carnage ; et pendant plus d'un quart d'heure le feu fut continuel. Quelques-uns des cerfs, soit qu'ils eussent plus de discernement que les autres, ou une meilleure mémoire ; soit qu'ils fussent excités par une crainte plus vive, ou peut-être par un courage plus exalté, refusèrent absolument d'avancer, quand ils approchèrent de l'ambuscade ; et faisant un prompt détour, malgré les cris, les mouvemens et le feu des gardes, ils sautèrent par dessus leurs rangs redoublés, et s'échappèrent dans les bois.

Quand le feu eût cessé, les voitures s'avancèrent toutes vers le bois, et la compagnie en descendit pour présenter ses devoirs et voir le gibier. Nous en trouvâmes une partie